NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

121 N° 1 Janvier-Mars 1999

Jean Grosjean: voir le ciel

Évelyne FRANK

p. 92 - 109

https://www.nrt.be/fr/articles/jean-grosjean-voir-le-ciel-167

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Jean Grosjean: voir le ciel

> «Notre connaissance de Jésus et celle dont il nous connaît est de même nature que l'intimité qu'il y a entre le Père et son Unique sur quelque haut seuil nocturne d'où ils regardent scintiller les univers épars dont ilS se parlent à mi-mot.»
>
> Jean Grosjean, *L'ironie christique*, p. 169.

Quand tout va mal dans nos vies, il reste le ciel: «Le passant qui patauge dans une fondrière n'en aperçoit pas moins le crépuscule éterniser sa rambleur à travers les branches[1].» Quand tout va mal au point que même «les rêves nous laissent»[2], il reste le ciel: «Il y a une étoile dans le pâle ciel de l'aube[3].» Quand tout va mal au point que la mort pourrait encore ou à nouveau se faire belle, il reste le ciel: «La mort était une piètre révolution, ses inconsciences pouvaient bien rester souterraines, mais pas cette première fois qu'on a vu, dans l'eau, les nuées du ciel passer sur le monde[4].»

La dernière citation laisse entendre que la rencontre avec le ciel ne va pas de soi cependant. Il s'agit d'avoir une fois «vu» le ciel. Pas encore de l'avoir regardé, de l'avoir vu. Il s'agit de s'être ainsi une «première fois» aperçu de lui. Ceci semble se faire à notre niveau d'homme, sur terre; je veux dire, non pas en levant les yeux vers le ciel, mais en gardant les yeux en direction de la terre, presque dans la terre, grâce au miroir de l'eau. Le mouvement du regard levé au ciel semble ici second, pas secondaire, mais second.

Voir le ciel, par un regard soudain conscient, n'advient pas toujours, nous dit le poète. Mais quand cette «première fois» a lieu, c'est déterminant pour une vie. Il y a un avant et un après. La rencontre avec le ciel a quelque chose de décisif[5].

---

1. J. GROSJEAN, *Lecture de l'Apocalypse*, Paris, Gallimard, 1994, p. 53-54.
2. *Ibid.*, p. 31.
3. *Ibid.*, commentaire d'*Ap* 2, 28.
4. J. GROSJEAN, *Le Messie*, Paris, Gallimard, 1974, p. 22.
5. Le psychanalyste Maurice BELLET construit son roman *Les allées du Luxembourg* (Paris, Desclée de Brouwer, 1996) sur une telle «vision».

Je voudrais donc apprendre à regarder le ciel, et ceci avec Jean Grosjean qui, le premier, m'y a rendue attentive[6], parce que, dans son œuvre, ce thème est récurrent, en particulier dans trois textes: *L'ironie christique*[7], *Lecture de l'Apocalypse*[8], *Le Messie*[9]. Que ce soit sous forme d'allusions, de descriptions ou de réflexions, ces ouvrages comportent plus de 130 occurrences du ciel[10], sans doute parce qu'ils gravitent tous trois autour de la figure de celui qui nous a parlé du Royaume des Cieux et nous a appris à dire: «Notre Père, qui es aux cieux... que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel.»

Puisse l'œuvre du poète être, pour mon lecteur et moi-même, une de ces nappes d'eau dans laquelle se mire le «visage» du ciel (*M* 71)[11].

I. - Les ciels du poète

Jean Grosjean utilise toujours le mot ciel dans son acception première, bien concrète. Certes, il emploie également le terme en des sens figurés et théologiques, mais, même alors, le mot a toujours et d'abord le sens premier de voûte céleste. D'où une forte présence du ciel. De brèves descriptions, qui sont autant de «petits poèmes en prose», sollicitent fortement chez le lecteur le sens de la vue.

Le ciel, c'est ici, pas toujours certes (*M* 74), mais souvent, la couleur[12]. Ainsi: «Le ciel... était d'une nacre bleue dégradée en rose

---

6. Cet article fait suite à un autre, intitulé *La joie des écritures* (dans *NRT* 119 [1997] 172-192), également sur l'œuvre de Jean Grosjean, traducteur de la Bible, qu'il commente, poète et romancier. Dernières parutions de cet auteur: une traduction, *La Première Épître de Jean*, Troyes, Éd. Fates, 1997, et un roman, *Adam et Ève*, Paris, NRF, Gallimard, 1997.

7. *L'ironie christique. Commentaire de l'évangile selon Jean*, Paris, NRF, Gallimard, 1991 (ici abrégé *Ic*, suivi du numéro de page).

8. *Lecture de l'Apocalypse. Traduction nouvelle et commentée*, Paris, NRF, Gallimard, 1994 (ici abrégé *L*, suivi du numéro de page).

9. *Le Messie*, Paris, NRF, Gallimard, 1974, roman (ici abrégé *M*, suivi du numéro de page).

10. Le ciel constitue en particulier le cœur de la problématique du *Messie* puisque le Ressuscité y apprend à retrouver contact avec le ciel, non que celui-ci se soit dérobé, mais lui-même ne le perçoit plus au début de cette œuvre, réécriture de *Lc 24* (où sont injectés *Jn 20* et *21*) dans laquelle Jean Grosjean réinterprète le mouvement Résurrection - Ascension.

11. Jésus aussi parle de «visage du ciel», en *Mt 16*, 3.

12. «Bleuté d'encens» (*Ic* 129), «nacre bleue» (*M* 27), «hauteurs bleutées» (*M* 47), «saphir» (*Ic* 129), «jeune azur» (*Ic* 195), «azur» (*IC* 76, 229, 264, 265) qui s'approfondit, «tragique» (*IC* 225) jusqu'au «noir» (*IC* 261), «indigo» (*M 5 3*), «vert» (*M* 53), «lueur jaune» (*M* 41), «blond» (*Ic* 229), «rouge» (*M* 28), mais plus souvent «rougeur(s)» (*Ic* 231, 238, *M* 27), «rose» (*M* 41) «tendre» (*M* 27) et «rosée» (*Ic* 140, 226).

tendre vers un ouest dont se devinait, sur l'horizon, le foyer de vive rougeur entre les branches» (*M* 27). L'arc-en-ciel n'a toutefois qu'une présence discrète[13] dans les ouvrages étudiés; les ciels ensemble paraissent le constituer, comme si le signe de l'alliance ne se découvrait qu'au prix d'un acte de lecture.

Le ciel, c'est aussi une luminosité et différentes clartés, qui, si elles défont les couleurs, accentuent les reliefs par contraste (*Ic* 231): de l'éclat de l'argent (*M* 38) à l'incandescence crépusculaire de l'âtre (*Ic* 129) ou de l'incendie (*Ic* 65), en passant par la blancheur éblouissante (*Ic* 170) et la «pâleur irréelle» (*Ic* 73), une «espèce de lueur» (*Ic* 103), «d'imperceptibles scintillements» (*M* 42) et une luminescence insoutenable (*Ic* 138). Il y a le soleil, la lune et les étoiles amplement célébrés, mais aussi, simplement, «ce que le ciel a de lumière» (*Ic* 66).

Enfin, le ciel chez Jean Grosjean, c'est le mouvement dans l'immensité: celui des nuages, bribes de nuées et vapeurs; celui des oiseaux: (passereaux (*Ic* 271), hirondelles (*Ic* 264, *M* 52), corneilles (*M* 11), corbeaux (*Ic* 54, 132), freux (*Ic* 271), circaète (*Ic* 265), effraie (*Ic* 265) et chauves-souris (*M* 53); celui de ces éléments terrestres qui, à force de se découper sur le ciel, s'inscrivent en lui: «le ciel où oscillaient à la brise des baliveaux dégingandés…» (*M* 27).

Ces jeux de couleurs, de clartés et de volumes en mouvement composent un ciel toujours autre dans sa stabilité même. Il varie selon l'heure — Jean Grosjean me semble privilégier le crépuscule, la nuit et l'aube, mais le ciel change aussi de minute en minute (*M* 53) — et la saison, car le ciel, à bien le regarder, a «ses saisons» (*Ic* 131), «horizon de décembre» (*M* 82), ciel d'hiver (*Ic* 216), de février (*Ic* 54), «basses nuées sur les inflorescences d'avril» (*Ic* 209). Temps (heure et météorologie), mouvement et ciel sont généralement liés dans l'œuvre de Jean Grosjean. En raison de ses changements de clarté, du cours des astres et du passage des nuages ainsi que des oiseaux migrateurs, paradoxalement, le ciel, qui ne passe pas, suscite une prise de conscience aigüe du temps, comme s'il donnait à le voir.

Le ciel est toujours là, le ciel est toujours beau.

Cette beauté, comment la vivre? Jean Grosjean se souvient sans doute du ciel «vide» de Nerval[14]. Son œuvre semble y faire allusion (*Ic* 225, *M* 11,28) et son oxymoron «azur noir» paraît un écho du «Soleil noir» du même auteur[15]. Cette occurrence du ciel noir figu-

13. *L* 38, trad. et bref commentaire d'*Ap* 4, 3.

14. Ou plus exactement de Jean-Paul: «Le ciel est vide», cité en épigraphe de son poème «Le Christ aux Oliviers» par Gérard DE NERVAL dans *Les Chimères*.

15. Gérard DE NERVAL, *Les Chimères*, poème «El Desdichado».

re dans le contexte de la Passion (*Ic* 261). Il y a donc sans doute aussi reprise de la problématique de Vigny dans son «Mont des Oliviers»: «Mais le ciel reste noir et Dieu ne répond pas[16].» Cependant, contrairement à son aîné en poésie, Jean Grosjean persiste à croire en la présence du Vivant. Il voit dans la beauté du ciel le signe d'une bienveillance, à décrypter néanmoins par-delà le vertige (*Ic* 138, 164). Ce choix de la confiance ratifie l'élan premier d'une intuition[17] et se voit confirmé dans son roman par le fait de réentendre par-delà le doute le chant des étoiles (*M* 65), devenues «aphones» dans le soupçon (*M* 35). Dans son commentaire de l'évangile selon Jean, le poète interprète ainsi *Jn 17*, 1:

> Là-dessus Jésus a levé les yeux au ciel et il a dit: «Père...». Le vide céleste effraie, mais Jésus n'en voit que la bienveillance. Tragique l'azur creux autant que les orages. Inquiétantes nuées dans le crépuscule de Froideconche ou bien le lent trajet des constellations sur le surplomb rocheux de Faucogney. L'espace d'en haut qui contredit nos pesanteurs serait de taille à nous anéantir moins bêtement que ne le feront les insectes, mais le Messie s'adresse à lui avec confiance. «Père, l'heure est venue, glorifie ton Fils» (*Ic* 225).

Ainsi, dans l'œuvre de Jean Grosjean, le ciel parle de Dieu. Il dit même Dieu au point de pouvoir devenir l'un de ses noms, l'emploi de la synecdoque ayant une intention apophatique, à la façon sémite dont témoigne Matthieu[18] dans le Deuxième Testament. Alors, quand le poète parle de «respiration» (*Ic* 144), «visage» (*M* 71) et «sourire» (*M* 28) du ciel, ce ne sont que des images, toujours révocables, et, en même temps, il s'agit de bien plus! «Métaphores vives»!

II. - «La bible de l'immensité»

Néanmoins, le ciel ne dit pas Dieu de façon directe, immédiate, chez Jean Grosjean. L'auteur objecte effectivement: «Ce que dit saint Paul, 'Toute la création parle de Dieu', ce n'est pas vrai dans Jean: si la création parle, c'est du Messie[19].» Dire, comme je le fais ci-dessus, «le ciel parle de Dieu» serait donc une formule ramassée pour le raisonnement suivant: le ciel nous parle du Messie qui nous dit Dieu et le ciel nous parle de la relation du Messie à son Père, ce

16. Alfred DE VIGNY, *Les Destinées*, poème «Le Mont des Oliviers».
17. *M* 63.
18. *Mt 3*, 2; *5*, 20; *5*, 48; *6*, 9; *7*, 21; *18*, 3 et 4...
19. J. GROSJEAN, *Araméennes. Conversations avec Roland Bouhéret, Dominique Bourg et Olivier Mongin*, Paris, Cerf, 1988, p. 42.

qui nous dit Dieu également. De ce fait, le poète met en relation le Prologue de *Jean* et le *Psaume 19 (18)*, qu'il fait sien au point de le transcrire sans guillemets et sans références: «Car le ciel à sa façon racontait la gloire de Dieu (v. 2, première partie)... Chaque jour en fait le récit à son lendemain, chaque nuit l'enseigne à la nuit suivante (v. 3).» Jean Grosjean substitue à la deuxième partie du verset 2, «et l'œuvre de ses mains, le firmament l'annonce»[20], ce commentaire personnel: «Le ciel ébauchait un texte, il était une sorte d'affiche du langage», et introduit une explication du verset 3: «La durée même était la trace du langage», «langage» traduisant *Logos* (*Ic* 18).

De plus, «si l'univers dit Dieu, il le dit de façon aussi implicite et inaudible que n'importe quelle culture»[21]. Le *Psaume 19 (18)* dit de même: «Non point récit, non point langage, non point de voix qu'on puisse entendre[22].» Si donc le ciel parle comme une «affiche», avec ce que cela comporte d'évident, de public, il n'en reste pas moins une annonce rapide, à déployer, d'autant plus que c'est une ébauche et qu'il utilise un mode de parole paradoxal, le «mutisme» (*Ic* 189). Si le ciel parle du Messie et de Dieu, c'est à la façon d'un texte inchoatif. Mais pour qui sait le lire, c'est-à-dire l'interpréter «à la lumière du Messie» (*Ic* 68), le ciel peut devenir «la bible de l'immensité» (*Ic* 164).

Inversement, la Bible ressemble au ciel, parce qu'elle entretient le même rapport que lui à la lumière et au mouvement du langage (*Ic* 21, 93). Plus encore, les Écritures portent le ciel en elles. C'est même le critère décisif, pour Jean Grosjean. La Bible est la Bible parce qu'elle participe de la même réalité que le ciel. «Les écrits ne sont pas tous les textes mais seulement ceux d'une espèce de point du jour» (*Ic* 93). La Bible est la Bible parce qu'elle laisse entrevoir le ciel: «Il serait temps d'apprendre à lire les prophètes. Le maître y voyait le ciel entre les lignes» (*Ic* 265). Chaque livre biblique a sa relation propre à la lumière céleste: «Dans l'évangile la lumière vient à travers les ténèbres tandis que dans l'Apocalypse elle semble plutôt les arracher. À une aube qui se hisse sur un horizon désert et se faufile entre les joncs du Jourdain parmi les reflets des flots, correspond ici — il s'agit de l'Apocalypse — le brutal déchirement d'un ciel sombre par un étincellement qui éclabousse la mer des Sporades» (*L* 16). Mais chaque livre biblique entretient un rapport d'intertextualité avec le ciel. Le lecteur authentique des Écritures y est sensible. Par contre, «qu'est-ce que c'est que ces lecteurs

20. Trad. *Bible de Jérusalem.*
21. J. Grosjean, *Araméennes* (cité *supra*, n. 19), p. 156.
22. Trad. *Bible de Jérusalem.*

qui ne reconnaissent pas le plein jour quand il se lève entre les lignes?» (*Ic* 93). Un discernement s'opère là encore à partir du ciel. La frontière cependant ne passe pas entre «celui qui croyait au ciel» et «celui qui n'y croyait pas»[23], ni même entre celui qui aime le ciel et celui qui ne l'aime pas, elle sépare l'attentif de l'inattentif.

III. - Jésus et le ciel

La relation plénière au ciel, nous la percevons au mieux en Christ:

> Il leva lentement son regard le long du mur décrépi et il aperçut quelques jeunes frondaisons, un rebord de toiture d'ardoise, puis le ciel. La première fois qu'il l'avait vu, le ciel lui avait semblé proche. Le ciel avait été sa seule compagnie véritable, une main aussi impérieuse que légère posée sur son cœur, une tendresse de regard avec juste ce qu'il faut de discrète indifférence. Il ne songeait guère alors à retourner au ciel puisqu'il n'avait pas conscience d'en être parti mais seulement d'en être distinct. Son âme s'était vouée à cette présence silencieuse qui le gardait des agitations humaines... Dès le début, il n'avait eu affaire qu'au ciel. Jamais il ne s'était cru des comptes à rendre à personne d'autre que par condescendance. Le ciel s'appuyait sur les grands arbres, il cernait de tiédeurs les ombres, il glissait au fond des ruisseaux. Plus tard, Jésus y découvrit des buées et des nuées, tristesses, fâcheries, l'éclair et les tonnerres. Alors il en perçut mieux la hauteur, mais jamais aimer ne fut autre que l'aimer (*M* 61-62).

Le regard de Jésus se lève très progressivement: la référence à la terre pour lui comme pour nous est initiale[24]. Cette mention des yeux levés au ciel, Jean Grosjean la trouve en *Jn 17*, 1 ci-dessus cité, mais aussi en *Jn 6*, 11; *11*, 41 et chez les autres évangélistes[25]. Le geste est devenu «assez typique» de la liturgie chrétienne[26] et les traditions picturales ont souvent repris ce regard, au sein du chris-

---

23. L. ARAGON, *La Diane française*, poème «La rose et le réséda».

24. De même, *M* 47, 55-56. «Comme pour nous». De telles similitudes sont fréquentes dans cette étude. Pourtant, à chaque fois il y a en même temps une donnée autre, qui modifie le traitement de la question. Cet élément neuf ne permet pas de regrouper toutes les remarques relatives à un même motif (par exemple: la proximité, la distance, le mouvement, le temps, la liberté). Je progresserai donc par reprises, dans une évolution en spirale en quelque sorte.

25. *Mc 6*, 41; *7*, 34; *15*, 36; *Mt* 14, 19; *Lc 9*, 16; *18*, 13. Elle figure dans le Premier Testament aussi: *Ps 123 (122)*, 1; *Dn 13*, 35.

26. Note m de *Jn 11*, 41, dans la *TOB*, qui ajoute: «Les Juifs se tournaient plutôt vers le Temple de Jérusalem». Voir aussi *Ac 7*, 55.

tianisme, avec une intention théologique. Suite aux abus de certaines représentations suaves, ce motif nous exaspère aujourd'hui. Mais Jean Grosjean s'avance tranquillement sur ce terrain difficile. Son Christ lève souvent les yeux au ciel (*Ic* 225, 227, *M* 9, *M* 54).

Ici, le ciel est proximité de Quelqu'un («proche», «présence»). C'est plus qu'une présence, c'est la Présence, «seule compagnie véritable». Elle est originelle, unique et de toujours: «Jésus, dit plus loin le poète, ne pouvait oublier qu'il n'avait jamais été seul» (*M* 63); elle a la chaleur de la chair («main», «regard») et entoure le Fils de l'homme puisque l'Évangile «s'ouvre sur un Messie de trente ans qu'enveloppe la respiration du ciel» (*Ic* 41). Cette «tendresse» — «les humeurs du ciel l'avaient chéri» (*M* 63) — a une dimension maternelle. Rien de fusionnel cependant: «Il... avait conscience... d'en être distinct.» La perception de l'altérité résulte de la «hauteur» du ciel, ailleurs qualifié de «vertical» (*M* 52), et de cette autre distance, qu'un Juif, dans sa tradition, désigne par le terme de *Tsimtsoum*, à savoir le retrait de Dieu permettant à sa créature d'exister, «avec juste ce qu'il faut de discrète indifférence». Exigeante et respectueuse — «une main aussi impérieuse que légère» —, cette tendresse est toute paternelle, elle qui invite au départ[27] mais dans la distance veille, la distance permettant justement l'intimité («sur son cœur»). Il y a là autre chose qu'un envoi vers l'errance, puisque la sécurité du ciel demeure, et autre chose qu'une «invitation au voyage» pour parler en termes baudelairiens, puisque le déplacement apparaît ici non comme la quête d'un ailleurs mais comme l'exercice d'une liberté essentielle, participant de l'être même, bien en accord avec la vie. «J'aime les nuages... les nuages qui passent... là-bas... là-bas... les merveilleux nuages», écrit Baudelaire[28]. Il évoque aussi «les mouvantes architectures que Dieu fait avec les vapeurs», «les merveilleuses constructions de l'impalpable»[29]. Mais cet amour du ciel et celui de Jean Grosjean sont deux mondes différents: le premier est nostalgique, le second pascal[30] et c'est justement la dimension paternelle de l'affection céleste qui en permet l'apprentissage.

Tout ceci, le texte cité ci-dessus le laisse entendre, préexiste dans la vie de Jésus à toute prise de conscience de sa part et lui est gracieusement donné.

---

27. «Des nuages glissaient sur le mont Ebal dans leur beau volume blanc ourlé d'or pour rappeler au Messie de continuer son chemin» (*IC* 82).

28. Ch. BAUDELAIRE, *Le Spleen de Paris*, poème «L'étranger».

29. *Ibid.*, «La soupe et les nuages».

30. Cela définit «la différence entre une poésie non suffisamment convertie (comme celle de Baudelaire) et une poésie vraiment biblique et chrétienne» (remarque, pour laquelle je dis merci, d'un membre du comité de lecture de la *NRT*).

Or, réciproquement, dès que Jésus voit le ciel — Jean Grosjean insiste: «la première fois qu'il l'avait vu», «dès le début» —, il le choisit et se donne à lui seul («voué», «que rien qui ne soit le ciel ait jamais pu le séduire»), c'est-à-dire qu'il décide de se recevoir de lui et de «n'avoir affaire qu'» à lui, allusion au premier mot de Jésus en *Lc* 2, 49, entre en dialogue avec lui (*Ic* 227, 225, 243) et ne se lasse pas de parler de lui: «La grammaire même de Jésus nous dit quelque chose du ciel» (*Ic* 135)[31]. Ceci n'écarte pas la terre. Jésus reste bien le Fils de l'homme, lié à *Adamah*. Il est le «maître de la vie banale» (*M* 15), enraciné dans le concret de cette création et son regard va de la terre au ciel, du ciel à la terre:

> On allait oublier que Jésus nous ouvre les yeux sur le rayonnement d'une fleur de chicorée au bord du chemin, sur le nuage dont l'éblouissante blancheur monte au-dessus des toits, sur la graine de chardon en suspens dans l'air impalpable, sur toutes ces menues gloires du Père qui nimbent le Fils dans leurs errances et nous haussent l'âme vers lui» (*Ic* 170).

Il n'y a pas d'opposition terre-ciel[32], me semble-t-il. La fidélité de Christ au ciel ne le détourne pas de la terre, elle l'y conduit, comme son amour pour le projet du Créateur le mène à l'Incarnation[33]. Et comme la terre trouve son accomplissement dans le fait d'être couronnée par le ciel, comme seul ce qui est céleste est digne de la terre, la fidélité de Jésus au ciel garantit sa fidélité à la terre. «Voué» au ciel, Christ n'a en lui que ce qui est digne du ciel, donc de la terre et de l'homme, à l'exclusion des «agitations humaines»[34] et de la médiocrité («jamais aimer ne fut autre que l'aimer»). Il est ainsi pur, au sens où la psychanalyste Marie Balmary l'entend: non mêlé, entier, intègre[35]. Le ciel maintient Jésus humain de part en part. Elle le rend libre aussi: «Jamais il ne s'était cru de comptes à rendre à personne d'autre.» Pas question de s'enfermer dans le regard d'autrui et de devenir ainsi une marionnette variant au gré des rencontres. Il y a là un chemin de vie, note Jean Grosjean: «Chacun se

---

31. Et le lecteur de penser à l'ouvrage de Dom Jean LECLERCQ, *L'amour des lettres et le désir de Dieu*, Paris, Cerf, 1957, en particulier à l'introduction «Grammaire et eschatologie», p. 9-14, et au chapitre 4 «La dévotion au ciel», p. 55-69.

32. «Les moindres débris de pierres sur le sol gardaient des lueurs du ciel» (*M* 63).

33. Ceci me paraît constant dans les commentaires de Jean Grosjean (*Ic*, *L*). Mais à la fin de son roman (*M*), le Christ prend ses distances avec la terre, dans l'amertume (*M* 80-81).

34. Même idée dans *M* 62.

35. M. BALMARY, *Le sacrifice interdit*, Paris, Grasset, 1986, p. 223.

soucie d'être reconnu par les autres. Ce stimulant nous fait vivre en surface. Si nous cherchions avant tout à être connus par Dieu seul, notre chemin serait profond et irait au Messie» (*Ic* 93). La fidélité au ciel garde Jésus dans la fidélité à soi-même.

D'où la joie de sa relation au ciel. Visiblement, le Messie de Jean Grosjean aime être «sous le ciel» (*Ic* 186; de même: *Ic* 271, *M* 7). C'est un émerveillement et une jubilation. Ainsi, le thème de l'intimité heureuse de Christ avec son Père, le poète le traite toujours sur fond de ciel. Des motifs constants apparaissent dans ce contexte: l'immensité céleste, hauteur ou profondeur; la nuit ou l'aube; les étoiles et l'azur. La connivence se dit sur le mode du silence ou de la voix chuchotée:

> Quand il s'est réveillé, le ciel pâlissait à la fenêtre, piqueté des derniers tremblements de constellations. Il se lève. Il regarde l'azur s'approfondir. Il voit des étoiles qu'on ne voit plus. L'âme affleure à ses lèvres qui bougent à peine. Il chuchote au Père ce que c'est que naître, commencer, être fils... Il a tout le ciel de la fenêtre dans le silence de la chambre et tout le silence attentif du Père dans son âme de Fils unique (*Ic* 80-81)[36].

Et l'Esprit, que Jean Grosjean évoque par la métaphore de la respiration, va du Père au Fils et du Fils au Père sur fond de ciel: «À Béthanie d'outre-Jourdain la respiration divine était venue visible inspirer le Nazaréen. Le Père n'a plus cessé d'en combler son Messie jusqu'à ce qu'il expire, et du haut de l'azur noir, à travers les girandoles d'astres, il la lui a rendue, mais communicable» (*Ic* 261, commentaire de *Jn 20*, 22: «Là-dessus il a soufflé sur eux et leur a dit: 'Recevez le Souffle Pur'»).

Joie, force, décision, la relation de Jésus au ciel est de toujours et à jamais. Il se désigne lui-même par l'expression: «celui qui vient du ciel» (*Ic* 71, *Jn 3*, 31). Mais il n'apparaît pas comme un *deus ex machina* (*Ic* 138), d'une part parce qu'il est aussi né de la terre, lui, le «Fils de l'homme», et d'autre part parce qu'il rencontre parmi nous difficultés et souffrances culminant dans sa passion, ce qui fait dire à Jean Grosjean, jetant un regard rétrospectif sur cette venue dans le monde: «Il n'était sorti des ténèbres que pour rencontrer la nuit» (*M* 8). Le Messie participe du ciel et c'est «une intimité moins acquise par sainteté ou reçue par grâce qu'innée. Ce qui de la part de quelqu'un qu'on a sous la main, qu'on peut injurier, bousculer, écharper, rend le Dieu du ciel singulièrement vulnérable et effrayamment proche» (*Ic* 175). Christ est «la lumière en Dieu» et

---

36. De même dans *M* 169, ici cité en épigraphe.

«la lumière de Dieu dans le monde» (*Ic* p. 14, commentaire de *Jn 1*, 4-5). S'il «nous visite comme une clarté lunaire» (*Ic* 206), il est aussi «cette lueur du soir qui vient sous les arbres, au fond du verger, nous parler de la clarté de demain» (*Ic* 141). Il aime se manifester à l'aube[37]. C'est son heure par excellence: «Le Fils de l'homme ne peut triompher ni de la religion ni de l'administration. Alors sa vie s'esquive à nuit tombante. Mais dès l'aube, il rôde sur nos seuils. Sans prendre le temps d'ôter sa coiffe de ronces il frappe à la porte de l'âme» (*Ic* 243). Pourquoi l'aube? Parce qu'il est du matin, symbole de la vie qui toujours se relève, qui jamais ne se laisse ni intimider, ni piéger, ni contaminer par la mort.

Et Jean Grosjean d'amorcer ici une interprétation de la Passion qui me paraît intéressante: Les humains n'ont pas supporté l'amour de la vie et de la beauté et de la fête en Dieu, ils n'ont pas supporté la vitalité de Dieu, ils n'ont pas supporté que le Vivant soit un vivant. Alors «la lumière» c'est-à-dire «le geste vital qu'est chez Dieu l'élan du langage» (*Ic* 14), les hommes ont voulu l'anéantir. Ils n'ont pas accepté non plus le bonheur que Jésus vivait dans ses rencontres avec le ciel. Cette intimité qu'ils n'avaient pas, ils ont cherché à la supprimer. La possibilité leur était offerte de la connaître également et ils auraient donc pu dire: «Moi aussi!». Mais ils ont opté pour le «Toi non plus!». En tuant Christ, c'est cela qu'on a voulu atteindre: «Dès sa joie familière du matin on a deviné la force qu'il dissimulait. Puis on l'a vue et elle a fait peur» (*Ic* 139)[38]. Jésus meurt donc... sur fond de ciel: «Il a évité qu'on l'écrase dans un roncier, il s'est faufilé à travers les taillis, jusqu'à son heure comme à une falaise en plein bois en haut de laquelle se montre au-dessus des cimes, la rougeur du soir» (*Ic* 238), remarque le poète, effectuant une lecture métaphorique d'abord de la montée à Jérusalem («il s'est faufilé à travers les taillis, jusqu'à son heure comme à une falaise»), par-delà les pièges et tentatives de lapidation de la vie publique («il a évité qu'on l'écrase dans un roncier»), puis du sacrifice sanglant dans lequel Christ est élevé en plein ciel comme un soleil rouge à l'heure du zénith et du déclin («au-dessus des cimes, la rougeur du soir»). Désormais le ciel, généralement symbole de bonheur, devient le lieu d'associations terribles *et* heureuses pour le témoin de cette mort, Jean: «Et d'abord, à propos du ciel — les deux groupes prépositionnels suggèrent bien le fonc-

37. Il se manifeste aussi le soir en *Jn 20*, 19.

38. «Jésus ne jouait pas à la victime, il aimait vivre. Il admirait les fleurs des prés et les oiseaux du ciel» (*Ic* 232). Chez Jean Grosjean, il y a toujours ce lien: ciel - amour de la vie.

tionnement de la pensée par associations — il a vu le Fils de l'homme haussé dans l'orage par la croix. Cette élévation physique si terrible disait pourtant le retour en Dieu» (*Ic* 66). Puis il y aura l'Ascension, reprise du dialogue premier entre Père et Fils, «dans la fraîcheur des espaces» (*M* 81), avec toute la gravité qu'y introduit désormais l'Incarnation. «Après l'horreur» (*Ic* 270) — je dirais plutôt: par-delà l'horreur —, «merveilleux désagrègement de nuées lumineuses dans le ciel. Non pas la transfiguration parmi les névés de l'Hermon, mais l'entièreté d'un ciel qui repose à même l'étendue ondulée de la terre» (*Ic* 270). Les images disent la paix («repose», mouvement souple d'ondulation) et la plénitude («entièreté», «étendue») pour le ciel et la terre qu'aucun obstacle ne contre plus («à même»). Dans l'Apocalypse, cette «entièreté» du ciel sera moins celle de l'extension que celle de la profondeur, ce tabernacle naturel (*L* 74) s'ouvrant pour le témoin Jean sur la Présence du Christ glorifié dans la splendeur céleste.

IV. - Le ciel pour nous

Jean nous transmet sa vision. Le ciel est donc aussi pour nous (*Ic* 66). Il l'est d'autant plus que telle est bien la volonté du Christ.

De fait, Jésus, bien avant Jean, nous fait part du ciel, ceci parce que, d'une façon déterminante que marque le présentatif, là se joue la qualité de notre relation avec lui: «C'est à ciel ouvert que notre intimité avec le Christ prend l'immense dimension de celle du Fils avec son Père» (*Ic* 170). Autrement dit, pour nous avec le Messie, comme pour Jésus avec son Père, le ciel est au quotidien un lieu de rencontre. C'est même le lieu de l'intimité par excellence, paradoxe que souligne ci-dessus l'emploi de l'expression toute faite: «à ciel ouvert». Ceci définit le mode relationnel en question: celui même que vécut Christ — il était avec son Père en allant vivre parmi les hommes —, celui qu'apprend Marie-Madeleine au matin de Pâques — être avec le Messie, non pas en s'enfermant avec lui dans un saisissement («ne me retiens pas»), mais en allant («va», *Jn 20*, 17).

Que le ciel joue un rôle analogue dans notre relation au Christ et dans celle de Jésus à son Père entraîne chez Jean Grosjean des images et un vocabulaire identiques dans les deux situations. Pour nous aussi, le poète personnifie le ciel, lui attribue un visage («sourire»), une possibilité de contact physique (l'horizon peut heurter), des sentiments («de peur que») et une intention (action voulue du soleil et de l'horizon). Le ciel dit la présence de quelqu'un, une pré-

sence tout en finesse, évanescente («se sont écartés», «tu te tenais à distance», «de la place et du temps», «ta discrétion», douceur du sourire et du geste qui «affleure»), une présence paradoxale, que manifeste stylistiquement l'alliance de mots «se heurter aux horizons», la distance disant ici une plus grande proximité, celle-même du respect au sens étymologique de ce terme («Je devinais ton regard»). Une fois de plus, la diversité des sens convoqués dans le contexte céleste frappe le lecteur: visuel certes, mais aussi tactile et olfactif. Cependant voici que, corrélativement à l'irruption des pronoms «je» et «tu», le ton change. La neutralité descriptive d'un narrateur omniscient fait place à l'enjouement à la fois tendre et audacieux d'un sujet en situation dialogale:

> «Celui que tu aimes est malade» Jn 11, 3. Ne fais pas l'étonné: ne suis-je pas celui que tu aimes. Comment je le sais?... Le soleil n'a-t-il pas allumé un matin le brûle-parfum des giroflées sur mon passage?... Quand j'ai levé les yeux, tes horizons se sont écartés de peur que je m'y heurte et quand m'a effrayé le désert, ton ciel torride s'est fait proche... Tu te tenais à distance et ta discrétion m'était chère. Le ciel était ton sourire, la brise était l'affleurement de tes gestes, mais tu me laissais de la place et du temps. Je devinais ton regard, ta confiance (*Ic* 178).

Ici encore le ciel est affection. Poussé par le désir à notre égard, il vient à nous, lui qui en raison de sa stabilité immuable s'appelle le firmament: «Le ciel te guette entre les branches, pourquoi pleures-tu?» dit le Ressuscité à Marie-Madeleine et il n'est pas impossible que ce soit pour jouer avec elle (*M* 14). Pour nous comme pour Christ, le ciel se fait présence enveloppante. L'inaccessible «se baisse sur l'horizon» ou «descend dans l'eau du Jourdain» (*Ic* 176).

Il est souvent de bon ton de se rire de la vision ancienne du monde que nous avons tous eue autrefois, dans notre enfance comme dans l'histoire de l'humanité, vision selon laquelle le ciel s'incurve et se penche sur une terre plate tandis que nous-mêmes sommes le centre du cercle décrit autour de nous par l'horizon, ceci jusque dans nos déplacements. On se gausse de tant de naïveté et d'anthropocentrisme. Mais Jean Grosjean ne se moque pas de cette vision première et ne la répudie pas parce qu'elle repose sur une illusion d'optique. Pour lui, ici l'apparence est certes dépourvue de réalité dans le domaine de la physique, mais elle n'est pas dépourvue de signification dans le monde du symbole, qui, lui aussi, fait partie du réel. Ainsi, ce que le Roi Soleil voulait s'arroger — d'où la conception de ses jardins dans lesquels, tout au long de ses déplacements, le promeneur est au centre de perspectives convergentes —, il suffit de le recevoir: le ciel s'infléchit sur nous

et nous sommes en son centre. Ce que nos yeux perçoivent là fait sens; nous ne le voyons pas en vain; l'image nous dit quelque chose de l'amour du Vivant pour nous. De même, Dieu enveloppe chacun de sa tendresse, avec distance cependant, par respect. Et chacun est au centre de son affection. Un autre poète contemporain, Pierre Emmanuel, fait remarquer que dans les mathématiques de Dieu, «seul maître du sens»[39], c'est possible: selon une «logique tout autre»[40], chacun peut être le centre[41], chacun a pour Dieu cette position de l'unique, du bien-aimé, à condition toutefois de ne pas s'attribuer cette place mais d'accepter de la recevoir, et, alors, de la prendre, dans une reconnaissance émerveillée.

S'il n'était distant, malgré sa beauté et sa tendresse, le ciel serait insupportable dans l'œuvre de Jean Grosjean, en raison de son omniprésence. En effet, il n'est pas seulement au-dessus de nous, de toutes parts incurvé sur nous, il est aussi en dessous, «sous nos caves», où il sourd. Par mode allusif, l'auteur nous donne ainsi à entendre que la nappe phréatique est ciel et que le ciel est nappe phréatique: «Nos âmes ne communiquent que par ce ciel qui est sous nos caves. Les paroles n'en sont que les infimes émergences[42].» Comment comprendre cette réversion? Ciel et nappe phréatique ont en commun l'horizontalité, l'immensité, la couleur. Ce sont également des éléments non faits de main d'homme, là antérieurement à lui, offerts gracieusement. La nappe phréatique, c'est-à-dire le profond, atteste le très haut et c'est peut-être plus qu'un simple effet de miroir. De même dans la Genèse, celui qui voit le ciel ouvert, Jacob, est celui qui fore le puits le plus profond: goûter le ciel est aussi affaire d'inconscient[43]. Inversement, que le ciel puisse être assimilé à une nappe phréatique introduit une connotation neuve dans la thématique étudiée jusqu'ici: celle du secret. Ainsi, il s'agit de vivre la relation au Messie à ciel ouvert *et* souterrainement. Le Dieu du ciel lui-même vient par mode d'«émergences», «affleure» à notre «insu» (*L* 112). En outre, l'image du ciel – nappe phréatique suggère que nous sommes baptisés dans le ciel. Nous

39. P. EMMANUEL, *Jacob*, Paris, Seuil, 1970, p. 155.
40. *Ibid.*, p. 34.
41. *Ibid.*, p. 89.
42. J. GROSJEAN, *Darius*, Paris, Gallimard, 1983, p. 81.
43. Pouvoir se tenir debout sous le ciel, heureux de s'ériger ainsi, sans crainte aucune qu'il tombe sur soi ou se fâche, mais bien au contaire empli de la certitude de marcher enveloppé de bienveillance respectueuse, je crois que c'est le signe d'une grande paix avec soi-même, avec son inconscient, avec son surmoi, une paix bien en voie d'établissement si elle n'est pas encore complète. Il me semble aussi qu'inversement, apprendre à se vivre ainsi sous le ciel construit la paix en soi, avec son inconscient, avec son surmoi.

témoignons donc de lui, mieux encore que le firmament (*L* 112), sans en avoir conscience: «À travers ce qu'un père a de singulier, son sourire, son froncement de sourcils, il y a l'inexplicable paternité céleste avec ses prévenances et ses semonces. Et le regard d'un fils est le regard du Fils» (*L* 112).

Puisqu'il sourd de la sorte en nos profondeurs, le ciel est en nous. Il est «dans les cœurs» (*Ic* 176) et plus encore «au fond de l'âme» (*Ic* 176) au point que l'évocation du ciel appelle très souvent quelques lignes plus loin le mot «âme» dans l'œuvre de Jean Grosjean[44]. L'âme est ici de connivence avec le ciel, tout naturellement: «Il y a au fond de nous un chant imperceptible qui s'exhale vers le ciel» (*L* 53), à condition néanmoins qu'elle ne soit pas transformée en «carrelage où tout le monde peut passer» (*Ic* 131). De ce fait, le poète lit *Ap 12*, 7, «Il y eut un combat dans le ciel», comme un affrontement intérieur (*L* 69). En nous retentit le nom de l'archange Michel, «questions criées: Qui est comme Dieu?». En nous répond le dragon «des déismes (et de l'athéisme)»: «Jamais personne». La lutte de Michel et de ses anges contre le dragon et les siens se déclenche lorsqu'en nous Christ prend sa stature de Fils du Père donnant à voir le Père lui-même, ceci à l'issue d'un travail de maturation, scandé par des conversions qui sont autant d'étapes de la croissance de Christ en nous: «Si bien que ce combat céleste qui semble extérieur ne se produit historiquement qu'à la maturité du Christ, et en nous à chacune de nos conversions» (*L* 69).

Comme Jésus, des hommes se décident pour le ciel ici et maintenant. Souvent, ce sont des bannis, qui, ayant pris acte de leur exclusion et ayant travaillé sur eux-mêmes pour ne pas s'aigrir, découvrent, par-delà leur réelle souffrance de ne pas avoir accédé à un bonheur légitime accordé à d'autres, que le Vivant sait faire de cette mise à l'écart «la meilleure part», pour reprendre une image biblique (*Ps 16 [15]*, 6). Dieu pour eux a autre chose, que le ciel symbolise. Jean Grosjean développe ceci au sujet de l'aveugle-né, «Et ils l'ont jeté dehors» *Jn 9*, 34:

> Alors, l'ancien aveugle voit l'automne. Le vent de la mer pousse les nuages vers la montagne. Leur ombre passe sur les sentiers pierreux qui grimpent entre les vergers d'octobre. Les nuages rasent la crête du mont et disparaissent derrière, suivis par de nouvelles bandes. Combien vaste est le ciel. Certes l'esplanade du temple donnait un peu de cet espace dont manquent les chambres. Les bâtisseurs de basiliques offrent au peuple un peu de respiration. Mais les bannis doi-

---

44. Ou l'inverse, «âme» appelant «ciel». *Ic* 73, 80, 81, 131, 170, 176, 205, 227, *M* 56, 62.

vent à leurs bannisseurs la vertigineuse réalité de la vacance du monde (*Ic* 164).

Verlaine, à sa façon, tout inchoative — «Le ciel est par-dessus le toit»[45] —, ou Etty Hillesum[46], plus explicitement, témoignent d'une expérience analogue dans l'incarcération, et je me demande si Jean Grosjean ne tient pas lui-même sa sensiblité au ciel du temps de sa captivité, en Poméranie et au Brandebourg, dans les années 1941-1942. Il semblerait que, pour certains, entrevoir encore un morceau de ciel, ce soit disposer malgré l'enfermement de son immensité, par contiguïté, et donc connaître une liberté inaliénable. Dire que les «bannisseurs» offrent le ciel à leurs victimes me paraît cependant un raccourci poétique. L'injustice ne se transforme pas en cadeau et le bourreau en bienfaiteur. L'injustice demeure et le bourreau reste bourreau. Mais par son intervention, et donc dans une opération de transformation, un acte de recréation, le Vivant peut faire de l'injustice première le lieu d'un autre bonheur, qui n'annule pas irrespectueusement le vécu antérieur, douloureux, mais le transfigure. Tel me semble être le don du ciel aux bannis. Le poète rappelle aussi que si la mise à mal n'a pas lieu avant la découverte du ciel, elle la suivra tôt ou tard: «Les vivants qui ont été égorgés à cause du langage de Dieu, parce qu'ils le certifiaient» en *Ap 6*, 9 sont pour Jean Grosjean «ceux qui ont assez entendu le ciel pour que le train du monde les élimine» (*L* 45). Pourtant, «ceux qui ne vivaient qu'en conversation avec le ciel leur mort n'y change rien» (*L* 80) poursuit-il, interprétant ainsi la béatitude d'*Ap 14*, 13: «Écris: Bonheur des morts qui meurent dans le Seigneur» (*L* 79).

Les amoureux du ciel optent pour des comportements célestes, au quotidien: la confiance — «Et si ce Messie est le Fils de Dieu, s'y fier c'est être envahi par la filialité céleste» (*Ic* 183) — et le courage que celle-ci permet. Or «qu'est-ce que le cœur sinon l'entêtement à trouver l'azur malgré les nuées? Il y faut un mélange de candeur foncière et de ruse intrépide» (*Ic* 76). D'une façon générale, les actes ont à «tâtonner vers le ciel comme des volutes» (*L* 54). Dans l'œuvre de Jean Grosjean, l'attention au ciel n'a donc rien à voir avec l'immobilisme qu'*Ac 1*, 11 tente de prévenir: «Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous à regarder le ciel[47]?»

---

45. P. VERLAINE, *Sagesse*, III, 6, poème «Le ciel est par-dessus le toit».
46. E. HILLESUM, *Une vie bouleversée*, suivi de *Lettres de Westerbork*, Paris, Seuil, 1995.
47. Trad. ***Bible de Jérusalem.***

Le ciel donne en partage à ces attentifs de demeurer au cœur de la vie, puisque chaque matin «le jour qui se lève est un secret de Dieu» (*L* 47, commentaire d'*Ap 7*, 2: «Et j'ai vu un autre ange monter de l'orient avec le cachet du Dieu vivant»). De fait, Jésus parle du ciel à celui qui se préoccupe de renaître (*Jn 3*). Le ciel met en face de l'essentiel, ce qui rend libre, et restaure le sens des proportions de toute chose, y compris les siennes propres, ce qui rend simple. Quand *Ap 16*, 20 annonce: «Toute île a disparu et il n'est plus trouvé de montagne» (*L* 87), il s'agit d'«un monde plat où rien ne protège d'un ciel évident» (*ibid.*), d'un monde où la proximité du ciel, «avec son énorme voûte» (*Ic* 162), fait apparaître clairement l'insignifiance des comportements présomptueux. Les jeux de nuées enseignent le seul réel qui soit, la «légèreté»; l'Ascension le confirme.

> «Suis-moi.» Voilà la clef de notre aventure: suivre le Fils d'abord dans son lent éveil nazaréen, puis dans sa lumière jusqu'à l'heure de la nuit. Et maintenant qu'il reprend ses chemins de lumière on dirait qu'on marche sur les nuages. On entrevoit comme en rêve ce qu'on ne voyait que par fragments. C'est la légèreté qui est réelle (*Ic* 269-270).

Comprendre ceci — «C'est la légèreté qui est réelle» — change du tout au tout la perception de la mort, me semble-t-il. Une telle définition du réel met également en route vers un bonheur singulier qu'annonce dans l'*Ironie christique* quelques cent pages plus tôt le verbe «se dissoudre»[48] ici réitéré: «Joie de ne se croire cause de rien, de voir s'évanouir le donné, de se savoir méconnu du monde et de soi-même et de laisser les basses nuées passer en lambeaux sur le zinc mouillé des toitures» (*Ic* 223). Il ne s'agit pas de la conception orientale de la béatitude puisque le contexte est celui du désir. Le propos de Jean Grosjean commente en effet *Jn 16*, 24: «Demandez et vous recevrez». C'est l'évocation du bonheur de se recevoir en toute simplicité du Père, dans l'élan d'une confiance qui est aussi une extase, non au sens courant du terme, qui laisse le poète très réticent[49], mais en ce sens qu'il n'y a plus place avec elle pour l'interrogation sur sa propre demande, ni pour le regard sur soi-même, ni pour le souci de l'effet causé sur autrui. Exister — littéralement «être placé dehors», et donc en quelque sorte «se tenir sur son seuil» — est ce mouvement. La même dynamique appli-

48. «Les corbeaux des arbres ont lentement rouvert leur envergure pour s'élever de guingois dans le ciel, et, un par un, s'y dissoudre» (*Ic* 132).

49. «Aussi loin de l'extase que des mièvreries nous sommes livrés au va-et-vient entre le Père et le Fils» (*Ic* 229).

quée à la relation au prochain est dessaisissement dans un être-pour-autrui pareil à celui de «ces anges de l'été qui jouent du violoncelle sur les nuages blonds de l'azur pour les anges d'avril qui se taisent sur les gouttes d'averse accrochées aux vitres des chambres» (*Ic* 229). Tandis qu'il invite ainsi à sortir de soi et à passer, introduisant de ce fait au mystère pascal, le déplacement des nuages initie qui le contemple au temps biblique: «Les nuages courent et changent de formes mais d'autres surviennent et dépassent les premiers» (*Ic* 21). De même, nous allons vers celui qui nous est antérieur, Christ, qui cependant nous précède toujours et constitue notre avenir (*Ic* 21, 141).

Voilà qui déploie nos vies (*Ic* 170), leur confère une grande beauté[50], fait d'elles un chant: Jésus «s'écarta du village... Puis il suivit le ruisseau, foulant les safrans des prés. Quand des roches forçaient l'eau à un détour, des narcisses s'y penchaient sur un ciel réverbéré, comme des sages sur les traces des morts. Jésus en oublia ses indécisions. Une musique s'élevait dans son âme. En vain roucoulaient les ramiers à la lisière, la cithare seule chantait en lui» (*M* 55-56).

Ce discours sur le ciel, disséminé dans l'œuvre du poète et ici repris pour une réflexion synthétique, participe d'un fonds commun que Mircea Eliade[51] en histoire des religions, Gaston Bachelard[52] et Gilbert Durand[53] dans leurs travaux sur l'imaginaire ont mis en évidence. L'originalité de Jean Grosjean n'est ni dans le choix des motifs avancés (stabilité, hauteur, altérité, paternité — parfois maternelle —, lumière et légèreté), ni dans l'usage de la métaphore pour désigner Dieu.

Elle réside plutôt dans le fait de toujours utiliser le mot ciel en même temps et au sens premier, concret, de voûte céleste, et au sens figuré, théologique. Cette technique littéraire de la syllepse — étymologiquement: «action de prendre avec», «compréhension» — me paraît l'unique manière d'appréhender avec justesse le symbo-

---

50. Comme le soleil le fait pour Marie âgée, dans le *Messie*. En soulignant «une multitude de rides», la lumière lui «donne de l'allure» (*M* 25). Audace du poète: la femme est d'autant plus belle que ses rides sont marquées! Nous sommes tout près, ici, de ce que Jean Grosjean appelle la «gloire» — c'est le titre d'un de ses recueils de poésie, paru en 1969 aux éditions Gallimard —, à la suite de bien des auteurs bibliques et plus particulièrement de *Jn 1*, 14; *2*, 11; *17*, 24.

51. M. ELIADE, *Traité d'histoire des religions*, Paris, Payot, 1987, p. 46-101.

52. G. BACHELARD, *L'air et les songes*, Paris, José Corti, 1943. Tout l'ouvrage traite de notre thème; les pages 186 à 201 sont plus particulièrement centrées sur le ciel bleu, les pages 212 à 224 sur les nuages.

53. G. DURAND, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Bordas, 1969, p. 151-153.

le — «action de jeter ensemble». En effet, la face visible de celui-ci fait signe vers une réalité autre. Négliger l'une ou l'autre de ces dimensions, c'est annuler le symbole, donc le sens. La syllepse respecte les deux faces du symbole dans leur altérité, leur distance, avec toute la tension résultant de cet écart. Dans ces conditions, le symbole reste porteur de sens. De plus, la syllepse confère à la parole de Jean Grosjean une force remarquable. Le ciel, dans le discours chrétien, a souvent désigné, au cours des siècles, seulement un au-delà heureux, la «complète satisfaction en Dieu de tous les désirs», «le parfait bonheur, privilège de ceux que la mort aura trouvés en état de grâce»[54], si bien que le ciel était surtout là sous forme de désir: le «désir du ciel»[55]. La fraîcheur de cette thématique dans l'œuvre de Jean Grosjean tient au fait que le ciel, par le biais de la syllepse, désigne toujours une réalité déjà bien présente, à goûter ici et maintenant. Ceci me paraît en consonance avec *Mc 1*, 14-15: «Jésus... proclamait l'Évangile de Dieu et disait: 'Le temps est accompli, et le Règne de Dieu s'est approché'[56].»

F-67000 Strasbourg Évelyne FRANK
16, rue Lauth

Sommaire. – Voir le ciel ne va pas de soi. Jean Grosjean y exerce notre regard, notre intelligence et notre sensibilité. Or voici que dans ce ciel, «bible de l'immensité», se manifeste le «visage» (*Mt 16*, 3) de Quelqu'un. L'auteur invite donc à voir la réalité, d'emblée symbolique, et à la lire, ceci sans jamais négliger l'une ou l'autre face du symbole, ce qui aura des conséquences éthiques.

Summary. – To see the sky is not a matter of course. Jean Grosjean trains us to look at it, to take it in, to feel it. And, in the sky, «the bible of immensity», someone is talking about himself. The author induces us to see reality, which is straightaway a symbol, and to read it, without ever neglecting either one or the other face value of the symbol, which will have ethical consequences.

54. M. VILLER, «Désir du ciel», dans *Dictionnaire de Spiritualité*, fasc. 10, Paris, Beauchesne, 1945, c. 890 (l'article est signé François Cuttaz).
55. Titre de l'article ci-dessus cité, article daté de 1945.
56. Trad. *TOB*.